

**Institut de démobilisation  
(Section berlinoise)**

**L'auditeur libre  
à l'université Humboldt de Berlin :  
*Gast ou Kunde ?***

***Remarques sur les nouveautés d'un « statut »***

**Avril 2011**

—  
**Institut de démobilisation**  
**Avril 2011**  
**<http://i2d.blog-libre.net>**  
**[i2d@no-log.org](mailto:i2d@no-log.org)**

## ***Accueil de l'hôte***

Jusqu'à une date récente, l'auditeur libre avait, dans les universités, une existence en marge du fonctionnement normal. Cette existence n'était pas même un « statut ». Peut-être était-ce cela, précisément, qui en faisait le prix. Sans cadre institutionnel, elle reposait, entière, sur l'accueil, par un enseignant, d'une personne – quelle qu'elle fût : avec ou sans papier, avec ou sans carte d'étudiant, bachelière ou non, jeune ou vieille, savante ou ignorante, saine ou folle – *sur la seule marque de son intérêt pour un certain savoir*. Et le professeur jugeait seul – librement – si un hôte pouvait entrer et prendre place. Tout se passait à son entière discrétion. Il désignait alors à l'hôte (*Gast*) une chaise vide où s'asseoir parmi les étudiants. Il avait ce pouvoir d'accueillir en sa classe, en son amphithéâtre : comme *chez soi* on est libre d'accueillir, même en dehors des lois, le vagabond, le voyageur, le sans-logis, le sans-papier. L'administration n'en savait rien et n'avait rien à en savoir. Qu'aurait-elle eu besoin d'en rien savoir ? De cette absence de statut et d'institutionnalisation naissait, entre l'enseignant et l'auditeur libre, une relation particulière : l'auditeur libre était l'hôte du cours – l'hôte de l'enseignant et des étudiants au milieu desquels il prenait place. Quand, au chant IV de *L'Odyssée*, Ménélas recevait Télémaque et Pisistrate, les faisait asseoir parmi les siens, il le faisait à l'aveugle, puisque il ne savait pas, d'abord, qui il recevait. « *Voici le pain : prenez, tous deux ; bon appétit ! une fois restaurés, vous direz qui vous êtes !* » Et c'est un peu ce qu'on disait à l'auditeur libre – *Gasthörer* –, au moment où, dans la salle de cours, il prenait place à la table.

Mais pourquoi parlons-nous au passé ? À l'université Humboldt de Berlin, on demande maintenant à qui veut assister en auditeur libre à un cours : 1) d'aller chercher à l'accueil de l'université un formulaire orange de *Gasthörerschaft* ; 2) de le remplir ; 3) de le faire signer par

l'enseignant concerné ; 4) de rapporter le formulaire, complété, signé, à l'administration ; 5) de se rendre à la trésorerie de l'université et de s'y acquitter des droits correspondant à ce cours.

### ***Le dernier recoin***

Voilà donc, à l'université Humboldt, l'ancienne *Gasthörerschaft* empêchée à son tour. Elle était, dans l'intérieur de la société, l'une des dernières formes d'accueil à échapper à l'institutionnalisation, au statut<sup>i</sup>. Tout semble se passer comme si la société modernisée – condamnée à sa fonctionnalisation totale – était devenue incapable de rien laisser d'inclarifié à l'intérieur d'elle-même ; comme s'il lui était impossible de rien laisser se faire entre deux libertés, dans le commerce nu, primordial, de deux libertés – rien, qu'elle n'aurait elle-même préalablement visé et approuvé – même bienveillamment. Alors la voilà partout affairée à l'institutionnalisation totale de soi : jusque dans les dernières marges et les derniers recoins des dernières libertés, il lui faudra donner des statuts. La *Gasthörerschaft* était un recoin tel. Et c'est comme recoin de la société toute entière que nous avons entrepris d'en parler ici.

### ***Malédiction du « service »***

Toute relation nue qui existerait encore – relation qui se fait d'une liberté à une autre, qui se conclut entre *deux* seulement, sans arraisonnement par rien d'extérieur – est détruite dès lors qu'elle devient un « service », organisé, institutionnalisé et payé. Bataille, dans *La Part maudite*, avait très bien vu la menace sourde et terrible que faisait peser sur la société la croissance infinie de ses services. « Si l'industrie ne peut avoir un développement indéfini, il n'en est pas de même des “services”. » Les services sont, dans l'état actuel de l'économie, condamnés en effet à une croissance infinie : c'est qu'ils sont, explique Bataille, l'issue monstrueuse où la société actuelle – qui a trop, toujours trop – trouve l'occasion de dissiper son excédent gigantesque – sa part maudite.

La conséquence en est, indirectement, qu'en permanence, une fois les statuts établis, la société entièrement fonctionnalisée demande des papiers ; en permanence, elle exige de chacun qu'il puisse justifier

de sa présence en un lieu... Nous savons, depuis Foucault, que la question de la surveillance, du contrôle, etc., n'est pas un problème de – bonnes ou mauvaises – intentions ; et nous ne doutons même pas, du reste, que les intentions aient été bonnes, de celui qui décida de donner un statut aux auditeurs libres : c'est en toute bonne foi – il est parfaitement inutile d'en douter – qu'outre la contribution qu'il apportait à l'amélioration du fonctionnement de l'université (meilleure gestion des effectifs et des flux, meilleure sécurité, etc.), il se persuadait même d'être généreux envers ces « hôtes » – puisque, grâce à lui, enfin, ceux-ci auraient un statut, et des *droits*... La société entièrement fonctionnalisée s'interpose en permanence entre un homme et un autre, entre Ménélas et Télémaque, entre une liberté et une autre, pour clarifier, codifier leur relation... Elle n'accepte plus rien hors d'elle-même – et c'est, toujours, pour que tout fonctionne mieux. Il n'y a que de bonnes intentions<sup>ii</sup>. Et avec ces bonnes intentions pourtant, elle ne fait rien que détruire : toutes les relations qui s'établissaient entre un homme et un autre, dans le commerce de leurs seules libertés, sont, sous le nom de « service », arraisonnées une à une, détruites comme actes libres, dissoutes dans le silence du fonctionnement total.

### ***Le fantasme d'un flot***

Et puis, en plus de ce « statut » venant remplacer et détruire l'ancien « accueil » grec, s'introduit de l'argent... L'on nous fera remarquer, à raison, que les prix proposés par l'université (par exemple trente euros pour un cours de deux heures hebdomadaires, sur les treize semaines que compte un semestre) défient encore toute concurrence : l'offre équivalente des écoles privées, qu'on trouvera ailleurs en ville, est en comparaison bien plus chère. Et cela est juste en effet. Il faut le reconnaître : *de ce point de vue*, l'université reste très peu chère.

Surtout, on voudrait justifier la décision d'institutionnalisation en prétextant qu'en l'absence de telles barrières, administratives et financières, il serait à craindre qu'un flot de personnes ne se précipite à l'université pour y *profiter* de cours gratuits, pour y bénéficier gratuitement du savoir... Mais l'observe-t-on, ce flot ? Depuis deux cents ans que des auditeurs libres passent les portes des salles de cours, l'a-t-on jamais observé, ce flot ?<sup>iii</sup> Cet argument est donc très fumeux : ce flot fantasmé n'existe pas – les deux ginkgos qui, *Unter den Linden*,

veillent aux portes, devant et derrière le bâtiment principal, sont témoins vivants. Ils savent, eux, comme nous, que ce flot n'existe pas. Et tout professeur d'université, vivant, le dira lui aussi : l'auditeur libre est une race marginale, têtue, rêche, escalabreuse, peu grégaire, peu nombreuse. Il se peut en revanche que ce même argument se retourne un jour de manière un peu cruelle contre qui l'avait voulu employer d'abord : car maintenant que l'université va faire de la *Gasthörerschaft* un statut, et même un « service » payant, celle-ci devient indirectement aussi une sorte de droit ; maintenant que l'on *paie* – tout fournisseur de services le sait –, maintenant qu'on aura sa petite carte et son gros tampon, on se sentira aussi des droits : déjà l'université le ressent, qui distribue à ses auditeurs libres de belles et épaisses brochures explicatives et plaquettes de bienvenue (... à eux qui ne demandaient rien de plus que de s'asseoir, même par terre, dans le fond des salles, sur les marches des amphithéâtres, même sans voir). Maintenant que c'est un statut, un droit, on peut penser au contraire que le nombre va aller augmentant. Ça va se savoir qu'il y a des cours à l'université pour trente euros ; ça va se savoir que ça n'est pas cher. Et cela va *attirer* – comme attire tout ce qui s'achète à bon prix. Mais c'est alors une tout autre population que cela va attirer. Car il fallait peut-être encore une certaine humilité, mêlée d'un peu d'audace – en tous cas de désir –, pour s'introduire dans un cours et y demander, alors qu'on n'est rien (rien qu'un homme), l'accueil auprès d'un professeur. Il faudra beaucoup moins d'humilité, beaucoup moins d'audace – et, partant, beaucoup moins de désir... – pour se payer un cours : remplir un formulaire, *sich ausweisen*, demander des signatures, passer acquitter ses droits chez l'Intendant. C'est donc très certainement une autre population de *Gasthörer* que l'université va s'attirer par ce biais – une *tout autre population*<sup>iv</sup>.

### ***L'enseignement, l'administration***

À l'automne dernier, un enseignant de l'université Humboldt m'a demandé, à la fin du premier cours dans lequel il m'avait – je le croyais – accueilli, de remplir le formulaire orange. Lorsque je lui écrivis pour lui faire savoir qu'il ne me serait plus possible, dans ces conditions, d'assister à son cours, j'ajoutais à tous les arguments qui précèdent (et dont cet article n'est, en quelque sorte, qu'une reprise), une remarque ultime – celle-ci : « J'ai une idée trop haute de ce qu'est

l'enseignement pour accepter de la salir en introduisant entre vous, professeur, et moi, élève, la distance – laquelle est sans remède – de quelque argent. C'est pour ne pas imposer à votre cours la présence d'un "client" dans les rangs de votre classe, parmi vos étudiants, pour ne pas venir salir de cette (c'est-à-dire ma) présence la relation qui existe, au-delà de tout argent, entre un professeur et ses étudiants, que je préfère renoncer à venir. La présence de l'auditeur libre ancien ne salissait rien : il venait au contraire comme sanctifier le savoir transmis ; il exerçait la plus belle écoute, la plus timide, la plus désintéressée, la plus intéressée ; comme un ange ; sans statut ; comme un *témoin* de l'enseignement – et de la liberté, absolue, constitutive, qu'est tout enseignement véritable. En lieu et place, que l'université nouvelle se prépare à "accueillir" des clients. »

En regard de ce qui est en train de se passer, dans les universités de l'Europe entière (financements privés, mise en concurrence des universités entre elles, établissement de résultats chiffrés des enseignements, instauration de droits d'inscription toujours plus élevés, etc.), cette question des *Gasthörer* pourra paraître totalement secondaire et, à leur image, très marginale. Si nous avons pris le temps de la relever, c'est parce que symboliquement elle s'apprête à *achever* beaucoup ; et également parce que, des marges, parfois, on voit distinctement, plus distinctement qu'au centre, ce qui se passe en profondeur – et au centre.

Si, aujourd'hui, nous appelons les enseignants des universités à *refuser* catégoriquement le recours aux formulaires orange, si même nous les invitons à déclarer ouvertement, dès la première minute de leur premier cours, que nul n'entre en leur classe, que *nul n'entre ici, s'il a payé* – et que tout client sera reconduit gentiment dans la rue, sous les regards tutélaires des ginkgos – ce n'est pas pour nous, pour nos droits, pour notre condition, ancienne, modeste, discrète – d'auditeurs libres – que nous disons cela. Non. Tout le contraire. Si nous appelons à cela, ce n'est pas pour nous. Nous ne réclamons aucun droit, aucun statut, puisque, mieux, nous n'en voulons pas, réclamons de n'en pas avoir. Si nous appelons à cela, ce n'est pas pour nous : c'est pour l'Université. Ce n'est pas de la marge que nous parlions, ici, mais du centre.

Nous savons que, déjà, des enseignants de l'université Humboldt *oublient* de demander la feuille ; nous savons qu'il y en a capables encore de l'accueil, *malgré* l'administration, voire *contre* elle, si l'administration va contre l'enseignement et sa liberté.

L'enseignement se fait toujours, plus ou moins ouvertement, contre sa propre administration. Ces professeurs-là le savent. Eux nous accueillent, ensemble, avec leurs étudiants. Ils font que l'idée de l'Université, en son centre, n'est pas morte. Ils savent que l'enseignement n'est réel que s'il est libre ; et qu'il est fragile. À eux, ce texte ! À eux !

**Sébastien Roussel**  
**Institut de démobilisation**  
**Berlin – avril 2011**

---

<sup>i</sup> Il ne restera bientôt plus que le chemineau-mendiant, l'autostoppeur, et l'errant, eux aussi à la marge (de nos trottoirs, de nos rues, de nos routes), – et abandonnés au libre accueil des générosités. Combien de temps encore seront-ils sans statut ? « ... aussi longtemps qu'il existera un mendiant, le mythe subsistera » (Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, V, p. 505).

<sup>ii</sup> Nous sommes disposés à le croire, sincèrement. On manquerait complètement notre propos si on croyait y lire le soupçon d'une accointance entre l'Université et des services de police. Nous n'y croyons pas. S'ils devaient exister, il devrait faire l'objet d'un autre article – qui situerait sa réflexion à un tout autre niveau. Quant à nous, nous nous plaçons dans le meilleur des cas : celui des *meilleures* intentions.

<sup>iii</sup> Et quand bien même : existerait-il, l'université n'aurait-elle pas à s'en réjouir ? La finalité, aussi bien réelle que rêvée, de l'enseignement véritable, n'est-elle pas de s'exercer dans la ferveur, et gratuitement (non pas seulement sans argent, mais sans but, sans le calcul intéressé ou la pression d'examens) ? On ne méditera sans doute jamais assez longuement ce fait : que l'université moderne puisse ainsi tenter de se fermer à son propre *désir* d'enseignement. Voir ce que fut Vincennes à la rentrée de l'automne 68. Voir ce que fut la salle de cours – bondée de Gilles Deleuze. On la voit cette foule dans les premières images de *L'Abécédaire*. Deleuze demandait-il qu'on veuille bien lui faire signer les papiers jaunes ? Non, on l'entend citer Beckett, au milieu d'une foule nerveuse, attentive, vivante : « *S'ils y tiennent... je le dirai... Si ils y tiennent...* »

<sup>iv</sup> Également, pour cette raison simple : pour quelques-uns des *Gasthörer* de l'ancienne race, trente euros c'est déjà cher, aussi attractif le prix soit-il, nous en avons convenu déjà, par comparaison avec les autres offres du marché.